

# PROUESSE DU FORT, COURAGE DU FAIBLE

par

**M. MICHEL ZINK**

délégué de l'Académie des inscriptions et belles-lettres

Pendant la sanglante bataille d'Aliscans, Guillaume d'Orange, qui tente de contenir avec une poignée d'hommes le déferlement des armées ennemies, trouve son neveu, le jeune Vivien, agonisant sous un arbre. Il l'entend en confession et le communit avec du pain bénit qu'il garde dans son aumônière. À l'instant de la mort, l'enfant ne s'accuse que d'un seul péché :

Vivien dit : « Quelque chose me tourmente :  
Le premier jour où j'ai porté les armes,  
J'ai fait serment à Dieu – mes pairs en furent témoins –  
Qu'on ne me verrait pas reculer au combat  
De la longueur d'une lance (telle était la mesure que je m'étais fixée).  
On me trouverait sur place, mort ou vif.  
Mais aujourd'hui, ils m'ont fait reculer  
Je ne sais sur quelle distance : je ne peux la mesurer.  
Je crains qu'ils m'aient fait manquer à mon vœu. »

Illustration extrême de la vaillance chevaleresque dans cette vieille chanson de geste. Extrême, mais non simpliste. Vivien n'est pas un lâche parce que, dans le premier choc de la bataille, la simple pression physique de l'ennemi l'a fait reculer. Aussi bien, n'est-ce pas le fait lui-même qu'il se reproche. C'est le manquement à son vœu. Le courage est dans la fidélité.

Tout de même, il y a cette mesure du courage : la longueur d'une lance. L'aune du courage est concrète. Il faut l'avoir mesurée, éprouvée soi-même face au danger et à la peur. Cette épreuve me manque, à la différence des orateurs qui m'encadrent et de celui que cette séance veut honorer, et je devrais me taire, si je n'avais fait vœu d'aller, sans reculer d'une lance, jusqu'au bout de mon discours.

Je me réfugie donc dans le Moyen Âge, qui paraît l'âge d'or du courage, une époque où l'idéal chevaleresque s'imposait avec tant d'évidence que la défense de Dieu et la conquête de la dame ne se concevaient que les armes à la main. Combien, pourtant, cette image convenue est mutilante et pauvre !

Comment ne le serait-elle pas ? Dans l'ancienne langue, le mot courage ne veut pas dire courage. Le *corage*, c'est ce qui emplit le *cœur*, ce qui vient du cœur : les sentiments, les dispositions d'esprit. D'où la volonté. D'où le courage :

Chanterai por mon corage  
 Que je vueil reconforter.  
 Qu'avecques mon grant damage  
 Ne quier morir ne foler.

« Je chanterai pour reconforter mon cœur » – autrement dit « pour me donner du courage » – « afin de ne pas mourir ni devenir folle de douleurs ». Ainsi commence la plainte d'une jeune femme dont l'ami est parti pour la croisade.

Le courage que finira par désigner le mot courage, c'est donc d'abord le courage moral. Le courage physique, l'intrépidité au combat, c'est le *vasselage*. « Folie n'est pas vasselage », dit un proverbe : témérité inconsidérée n'est pas courage. Le vasselage, qualité première du vassal, c'est-à-dire du chevalier, sans référence à la subordination féodale, c'est la vaillance efficace, la prouesse. Courageux se dit « preux ». Mais preux et prouesse viennent de *prodesse*, « être utile ». Être preux, c'est être de bon service. Le mot implique donc lui aussi une valeur morale qui dépasse le pur courage physique, qui le supplante même dans le composé prud'homme (« preux d'homme »). Saint Louis disait que le mot prud'homme est si beau qu'il emplît la bouche, et aussi qu'un prud'homme vaut mieux qu'un dévot. Car un prud'homme, c'est un homme de bien à la vertu équilibrée. C'est un honnête homme, au sens du français classique. Un honnête homme ? En latin médiéval, preux se dit *probus* et prouesse *probitas*, les mots qui en latin classique signifient honnête et honnêteté, cette fois au sens moderne. Être courageux, c'est être probe, parce que face au danger on ne peut mentir ni à soi-même ni aux autres, mais plus encore parce que le courage, c'est de faire honnêtement ce qu'on doit faire.

Être courageux, c'est ne mentir ni à soi ni aux autres. Être courageux, ce peut donc être avouer que le courage est difficile. Devant ses moines réunis au chapitre, saint Bernard commente, verset après verset, le Cantique des cantiques. Soudain il s'interrompt pour parler de la mort toute récente de son frère Gérard :

« Qu'ai-je à faire de ce Cantique, moi qui suis dans l'amertume ? La brûlure du chagrin brouille mon attention... Il faut que sorte ce que je souffre au-dedans de moi... Que s'ouvrent les écluses de ma pauvre tête ! Que jaillisse l'eau des fontaines !

Oui, continue-t-il, je souffre. J'aimais Gérard. On me reprochera un attachement trop humain, on me dira que cet amour n'est pas assez désincarné : Je ne nie pas qu'il soit humain, comme je ne nie pas être homme... Je l'avoue..., j'ai horriblement peur de la mort, de la mienne et de celle des miens. »

Le courage est dans l'aveu de la faiblesse. Et cet aveu, dans les intervalles du texte que je ne cite pas ici, Bernard le transfigure en profession de foi.

Au soir de la bataille de Mansûra, saint Louis, au témoignage de Joinville, demande au prévôt de l'Hôpital si on a des nouvelles de son frère Robert, comte d'Artois, qui s'était imprudemment lancé à la poursuite des ennemis – « Folie n'est pas vasselage » :

Le prévôt lui dit qu'il en avait des nouvelles certaines et que son frère, le comte d'Artois, était au paradis : « Ah ! sire, reconfortez-vous : jamais roi de France n'a connu honneur aussi grand que le vôtre aujourd'hui, car pour combattre vos ennemis, vous avez passé une rivière à la nage, vous les avez battus, vous avez pris leurs engins et leurs tentes : vous y coucherez cette nuit même. » Le roi répondit que Dieu fût adoré pour les dons qu'il lui faisait. Et les larmes lui tombaient des yeux, très grosses.

Le roi a le courage d'une action de grâces malgré son chagrin. Mais il a aussi le courage de savoir que son chagrin ne nuit pas à son action de grâces et de ne pas chercher, par convenance, à le cacher.

Être courageux, *probus* au sens médiéval, c'est donc être *probus* au sens classique. Ne pas donner le change. Faire honnêtement ce qu'on a à faire jusqu'au bout. C'est pourquoi il n'y a pas de courage sans abnégation. Là est peut-être le secret de Roland.

Car il y a un secret de Roland. Il y a dans la *Chanson de Roland*, dans ce vieux poème si connu, si simple, d'apparence si limpide, un mystère. Il y a – en jouant sur les mots – un mystère de la passion de Roland. Le poème l'exalte sans la moindre restriction, comme un héros et comme un saint. Une tempête se déchaîne à l'heure de sa mort comme à celle de la mort du Christ. Dieu envoie l'ange Gabriel recueillir son âme. Pourtant, dans la querelle qui l'oppose à Olivier, comment ne pas lui donner tort ? Comment même ne pas le juger responsable du désastre ? Dès l'instant qu'ils ont aperçu l'immense armée sarrasine qui fondait sur eux, Olivier a demandé à Roland de sonner l'olifant pour appeler Charlemagne et le gros de l'armée à la rescousse. Roland a refusé. L'arrière-garde se battra seule et sans aide. Plus tard, quand surgit la deuxième vague des ennemis, quand il devient clair qu'ils sont tombés dans un piège et que la mort les attend tous, Roland déclare que maintenant il va sonner du cor. Olivier s'y oppose violemment : il est désormais trop tard ; cela ne les sauverait pas et ne serait qu'une lâcheté inutile.

On a cherché la clé du comportement des deux héros dans le vers « Roland est preux et Olivier est sage ». Mais, nous l'avons vu, la prouesse inclut la sagesse. En vérité, celui qui, mieux que les savants et les critiques, a compris Roland, c'est Ganelon. Roland, qu'il a traîtreusement désigné pour commander l'arrière-garde, déclare alors que, lui vivant, Charlemagne n'y perdra rien, pas un homme, pas un cheval, pas un mulet. « Ganelon répond : 'Vous dites vrai, je le sais bien'. » Bien sûr qu'il le sait ! Tout son plan repose sur la conviction que Roland se fera tuer sur place pour remplir à la lettre la mission de l'arrière-garde. Il n'appellera pas à la rescousse, ce qui engagerait pour l'armée entière des pertes que seule l'arrière-garde doit supporter. Et de fait l'arrière-garde sera massacrée, mais victorieuse, les sarrasins défaits, l'armée épargnée. Tout au long du poème, Ganelon cherche à faire passer Roland pour une tête brûlée, et il y a réussi jusqu'à aujourd'hui. Mais il sait bien que Roland est un scrupuleux, qui a le scrupule du courage. *Probus*.

C'est son scrupule qui le pousse à sonner du cor quand il est trop tard, parce qu'il faut bien que l'empereur soit informé, que les morts reçoivent une sépulture et

qu'ils soient vengés. Lui-même ne meurt pas des blessures reçues au combat, mais de celles qu'il s'inflige en sonnant l'olifant jusqu'à ce que ses veines éclatent :

Le comte Roland a la bouche sanglante :  
 De son cerveau, rompue en est la tempe.  
 Il sonne l'olifant avec douleur et peine.  
 Charles l'écoute et ses Français l'entendent.  
 Le roi dit : « Ce cor a longue haleine ! »  
 Le duc Naimes répond : « Un baron y prend peine...  
 Vous entendez bien que Roland se lamente ! »

Oui, Roland se lamente. Mais ce n'est pas un appel au secours, c'est une sonnerie aux morts.

Notre premier héros national est, comme tant d'autres après lui, un héros sacrificiel. Le sacrifice est un courage qui prend l'apparence de la faiblesse et de la défaite. Plus que l'apparence : il est une faiblesse acceptée. Le Moyen Âge est trop pénétré d'esprit chrétien, il a trop médité sur la passion du Christ, pour ne pas le comprendre profondément et pour ne pas savoir que la véritable force est celle du faible. Saint Bernard et saint Louis nous l'ont donné à entendre. Tel conte montre le fou de Dieu se rendant de son plein gré tout pareil à un vrai fou, nu, les cheveux tondus en croix, courant par les rues poursuivi par une meute d'enfants et de misérables, qui le huent, le frappent, lui jettent des ordures.

Car le plus grand courage est d'accepter l'humiliation. L'indispensable courage au combat n'est en soi ni la perfection suprême ni même le dernier mot de la vertu chevaleresque. Pour retrouver et sauver la reine Guenièvre, Lancelot affronte des adversaires redoutables. Il franchit le Pont de l'Épée, agrippé de ses mains et de ses pieds nus à la lame tranchante, tandis qu'au-dessous gronde « l'onde traîtresse, roide et bruyante, noire et épaisse ». Mais son exploit éponyme, celui qui lui confère sa vraie grandeur, est d'une tout autre nature. Il est de monter dans une charrette, sur la promesse qu'elle le conduira jusqu'à la reine, alors qu'en ce temps-là, explique le poète, les charrettes ne servaient qu'au transport des condamnés et qu'il était infâmant pour un chevalier d'y prendre place. Par amour pour la reine, Lancelot accepte de devenir le Chevalier de la Charrette et d'être à ce titre déshonoré, avant de transformer ce déshonneur en gloire. On sait que, quand il aura libéré Guenièvre après avoir risqué mille morts, elle le recevra très mal, lui reprochant, non d'être monté dans la charrette, mais d'avoir hésité le temps de faire trois pas avant de lui sacrifier son honneur. Mais elle a compris de quoi il est capable. Plus tard, soupçonnant que le chevalier inconnu qui se couvre de gloire au tournoi pourrait bien être Lancelot, elle envoie, pour s'en assurer, sa suivante lui glisser de sa part de faire *au noauz*, du pire qu'il pourra. Aussitôt ce merveilleux chevalier se ridiculise par sa maladresse et sa lâcheté, s'attirant quolibets et huées. C'est donc bien lui ! Il suffit alors à la suivante d'aller lui intimer l'ordre de la reine de faire « au mieux » pour qu'il remporte le tournoi avec aisance.

À l'heure où le bon combat exigeait la dissimulation et où, pour garder l'honneur, il fallait le courage d'affronter l'apparence du déshonneur, un poète, qui

n'avait pas que des qualités, mais qui avait celle de connaître très bien la poésie médiévale, et qui y a cherché un ressourcement national au cœur de notre drame, s'est souvenu du roman de Chrétien de Troyes :

Je suis ce chevalier qu'on dit de la charrette  
 Qui si l'amour le mène ignore ce qu'il craint  
 Et devant tous s'assit parmi les malandrins  
 Comme choisit mourir Jésus de Nazareth

.....

Sortir nu dans la pluie et craindre le beau temps  
 Si je suis le plus fort le plus faible paraître  
 Me tenir à côté de l'étrier du traître  
 Et feindre la folie ainsi que fit Tristan.

Tout est dit dans ces vers d'Aragon, certes un peu rondement sonores : l'humiliation acceptée, à laquelle il n'est pas aberrant de donner une coloration christique, car le rapprochement entre Lancelot et le Christ se trouve déjà au Moyen Âge ; la dissimulation, la maîtrise de soi qu'elle suppose, les contradictions qu'elle impose. Chanter dans la tempête et pleurer par beau temps est, dans les croyances médiévales, un trait de la sirène et de l'homme sauvage. Tristan, déguisé en fou, « feignant la folie » (Fains-la-Folie est, dans un autre poème d'Aragon, un des noms qu'énumère « le conscrit aux cent villages »), endure sans broncher les sarcasmes du roi Marc et multiplie les propos à double entente qui le feront reconnaître de la seule Iseut.

On me reprochera d'avoir gauchi la conception médiévale du courage. La tête toute bruissante du continuel fracas des armes, le lecteur des chansons de geste, des romans de chevalerie, des chroniques, entend l'éloge constant de la pure vaillance, de la force physique, de la gloire qui va au victorieux. Même les quêteurs du Graal, en marche vers la chevalerie spirituelle et la révélation des mystères sacrés, taillent leur route à coups d'épée et n'ajoutent au pur courage militaire que celui, il est vrai considérable, de la chasteté. Et pourtant, à en croire ces romans, la lignée des gardiens du Graal remonte à Joseph d'Arimatee, celui-là même qui, dit l'évangile de Marc, « eut le courage d'aller trouver Pilate et de lui réclamer le corps de Jésus », celui qui a eu le simple et admirable courage de présenter une requête embarrassante sans se laisser arrêter par le respect humain, au contraire de Pierre, qui a eu le courage de tirer l'épée pour défendre son maître, mais non celui d'affronter la désapprobation d'une servante.

Après tout, nous avons le droit de choisir parmi les leçons que le passé nous donne. La force du faible, le courage d'affronter l'opprobre : il n'est rien de plus difficile, rien de plus rare, à toutes les époques. Si épris qu'il ait été de l'éclat et de la gloire, le Moyen Âge en a connu et médité le sens. L'évangile ne lui permettait pas de l'ignorer. Il a nourri de cette méditation sa pensée morale comme ses chefs-d'œuvre poétiques. C'est par là qu'ils nous touchent, nous à qui les héros de notre temps ont enseigné que le vrai courage est dans la résistance.